HAL
open science

“ Ligne de vie ou tracé de mort ? La frontière dans la littérature ukrainienne ”

Nikol Dziub

To cite this version:

Nikol Dziub. “ Ligne de vie ou tracé de mort ? La frontière dans la littérature ukrainienne ”. Ad hoc: la revue, 2017. hal-03088871

HAL Id: hal-03088871

https://hal.science/hal-03088871

Submitted on 27 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mise en ligne autorisée par l'éditeur

Ligne de vie ou tracé de mort ?

La frontière dans la littérature ukrainienne

INTRODUCTION

La frontière ukrainienne est un « kordon » (ombilical). Mais l'imaginaire de la frontière que véhicule ce mot, « kordon », est obnubilé par la signification qu'on peut attribuer au mot « Ukraine » lui-même, que les *géo-graphes* français associent, par le biais de l'étymologie, à l'idée du « seuil » et de la « périphérie ». Il serait par conséquent important d'écouter ce que la langue et la littérature ukrainiennes disent de la frontière. Le thème du franchissement (effectif ou rêvé) de la frontière, de la fuite, du départ tragique et/ou libérateur pour un pays proche (Turquie, Pologne) ou lointain (Mandchourie) est de fait particulièrement prégnant dans une littérature ukrainienne qui veut rendre compte, notamment, de la transformation par l'Empire russe de la ligne d'identité (du « kordon ») en tracé de réclusion (en « granitsa »).

Nous aborderons d'abord la question de la frontière en Ukraine sous un angle linguistique, avant d'étudier l'imaginaire de la frontière qui se construit chez quatre écrivains ukrainiens : Mykhailo Kotsiubynskiy (*Au prix fort*, 1901), Volodymyr Vynnytchenko (*L'Instant*, 1902), Ivan Bagrianyi (*Les Chasseurs de tigres*, 1946) et Vassil Shklar (*Celui qui demeure, ou Le Corbeau noir*, 2009).

Nous verrons ainsi se dessiner plusieurs figures de la frontière : le cordon ; la clôture ; l'entre-deux ; la serrure ; la ligne de front. C'est que, selon les mots d'Éric Bonnet, « [l]imite, contour, pourtour, seuil […], mur, barrière, ouverture, passage, tels sont les [nombreux] synonymes et les analogues [du mot frontière] signifiant et qualifiant l'ouverture ou la fermeture des espaces différenciés ».[1]

[1] Éric Bonnet, « Introduction », dans *Frontières et œuvres : corps et territoires*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 5.

LA QUERELLE LINGUISTIQUE DE LA FRONTIERE

« Le mot "Ukraine" signifie frontière. C'étaient les frontières de la grande Russie »[2], écrit Félix Colson. La Russie tsariste considère en effet l'Ukraine comme un vaste territoire-frontière. C'est que la langue russe opère un syncrétisme entre le mot « Ukrayina » et le mot « Okraïna », qui signifie « périphérie ». L' « étymologie du mot Ukraine en tant que confins »[3] facilite ce glissement. En témoignent ces lignes de Charles Le Beau :

> Je remarque même, que ce canton [*Taliatis*] se prolongeant vers le sud est actuellement appelé *Krain*, ce qui désigne une frontière. Car, dans la langue slavonne, et spécialement dans le dialecte de Windisch-mark & de Croatie, *kray* signifie extremitas, *margo* ; et *krayna* signifie *confinium*, *limites*. C'est de ce terme slavon qu'une partie de la Pologne qui confine à plusieurs autres États, a pris le nom d'Ukraine.[4]

Le mot « Ukraine » désigne dès le XIIème siècle la « marche » : une contrée au carrefour des empires et des routes. « *Ukraina* (prononcez *Oukraïna*) signifie frontière, de *kraï*, bord, extrémité, et *ou*, auprès »[5], note Auguste Wahlen.

Mais en ukrainien, le mot « Ukraine » signifie le pays, la patrie, la terre. L'Ukraine et la Russie ont en effet deux conceptions tout à fait différentes de la frontière. Si la « granitsa » russe est une clôture, la « kordon » ukrainienne est bien un cordon (ombilical). Pour les Ukrainiens, la frontière ne sépare pas de l'extérieur ; elle permet de communier avec la Mère-patrie. La frontière, dans l'imaginaire ukrainien, est ce qui permet d'affirmer une identité, sans rejet de l'autre. Pour l'Ukraine, protéger ses frontières, c'est garder sa liberté et son autonomie ; mais il faut que les citoyens soient libres de franchir (de couper) le « kordon » : « L'Ukraine a toujours aspiré à être libre »[6], note Voltaire.

---

[2] Félix Colson, « Observation sur l'Ukraine, ou Petite Russie », dans *De la Pologne et des cabinets du Nord*, tome 3, Paris, Paulin, 1841, p. 333.
[3] Tatiana Sirotchouk, *La Vie intellectuelle et littéraire en Ukraine au siècle des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 32.
[4] Charles Le Beau, *Histoire de l'Académie, avec Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie Royale [...]*, tome 28, Paris, Imprimerie royale du Louvre, 1761, p. 437.
[5] Auguste Wahlen, *Nouveau Dictionnaire de la conversation ; ou Répertoire universel [...]*, Bruxelles, À la Librairie historique-artistique, 1845, tome 25, p. 451.
[6] Voltaire, *Histoire de Charles XII* [1731], dans *Œuvres complètes*, *Livre quatrième*, Paris, P. Dupont, 1823, p. 171.

LA LIBERTE AU PRIX FORT

Cette conception de la frontière se retrouve dans la littérature ukrainienne. Mykhailo Kotsiubynskiy (1864-1913) est l'un des plus éminents représentants de la littérature ukrainienne prérévolutionnaire. Ses romans et récits (qui s'adressent souvent au jeune public) témoignent d'un intense amour pour le peuple ukrainien. Sonnant parfois comme un appel au combat, son œuvre met en scène des personnages désireux de fuir le régime tsariste, d'échapper à la servitude, aux confiscations et aux prélèvements. Kotsiubynskiy raconte le réveil du sentiment social dans le peuple, et en particulier chez les paysans. Ses héros sont véritablement héroïques – au point d'acquérir par moments une stature quasi divine – mais il ne cèle rien, par ailleurs, de la misère des populations rurales. Le titre du récit que nous étudierons, *Dorogoju cinoju – Au prix fort* –, est à cet égard significatif, et il faut en faire une lecture partiellement littérale.

L'*incipit* transporte le lecteur dans les années 1830. L'auteur a une vision socialiste (et par conséquent anachronique) de la vie de l'époque. Il met en scène une société où la lutte des classes n'est guère effective, où les propriétaires et les puissants exploitent sans merci un peuple-esclave épuisé qui ne sait plus rien ni de la liberté ni du bonheur. La « flamme nationale », toutefois, n'est pas éteinte, et les traditions, le folklore l'entretiennent. Mais « l'ennemi », le dirigeant, le possédant ne dort jamais, il *surveille* et *punit*, il bride l'élan national du peuple ukrainien. Son souci principal est d'empêcher le peuple ukrainien de franchir la frontière qui le sépare de la liberté. Car le peuple, qui proteste sans espoir contre l'exploitation dont il est l'objet, n'a plus guère d'autre choix que l'exil loin de la terre aimée.

Le personnage principal, Ostap, un cosaque zaporogue, et son amie Solomiya fuient l'Empire russe et tentent de passer le Prut puis le Danube pour aller en Bessarabie moldave, la région faisant partie de l'Empire ottoman, où l'on ne pratique pas l'esclavage comme en Russie. Ils doivent se défier en particulier des cosaques frontaliers : ces derniers se chargent d'arrêter les fugitifs, qui, une fois captifs, sont envoyés en Sibérie. Ce qui appert de ce récit, c'est que, même si le peuple appartient au « pan » (au propriétaire, à celui qui possède à la fois les biens et les hommes), il rêve, envers et contre tout, d'être libre, et il est prêt à tout, ou presque,

pour s'affranchir. Il est prêt à payer le prix fort pour recouvrer ou découvrir la liberté : il accepte l'exil, la mort même.

Le fleuve constitue donc une frontière « naturelle », qui se double d'une frontière « politique », ou « militaire » : auprès du fleuve, en effet, il y a la *sitch* (le camp) des cosaques qui surveillent la frontière. Ostap et Solomiya s'en vont vers la liberté, ils cheminent dans une nature qui leur est familière, qui leur évoque des souvenirs. Une scène, dont la valeur symbolique est particulièrement importante, retient l'attention : Solomiya décide de couper sa longue tresse (cet acte de mutilation signifie qu'elle accepte d'être arrachée à sa terre) afin de passer pour un jeune homme, ce qui devrait faciliter le franchissement de la frontière. Il faut que les héros meurent à eux-mêmes pour franchir la ligne de démarcation qui les sépare de l'exil, et c'est ainsi que Kotsiubynskiy écrit que les cheveux de Solomiya tombent comme des vipères mortes.[7] Le texte est rempli d'expressions poétiques, de métaphores, d'allusions de cette sorte, Kotsiubynskiy jouant sur une symbolique à la fois libre et clairement lisible – sans pour autant s'éloigner jamais de la vraisemblance, lui-même ayant séjourné en Moldavie et en Crimée. La poétisation de la frontière n'est jamais gratuite, ou purement verbale. Certes, Kotsiubynskiy évoque les larges eaux du Danube avec émotion – mais le Danube lui-même est débordé par le flot des fugitifs, dont le lecteur écoute les murmures, les chansons et les prières. Le fleuve est là, vaste et majestueux – mais ce qui compte, c'est le peuple des sans-droits, ce sont les gens qui ont faim, ce sont les enfants qui ont froid.

Les métaphores sont toujours signifiantes chez Kotsiubynskiy, qui développe une poétique proleptique. Une scène-clef à cet égard est celle où Solomiya se retourne dans sa fuite, puis tourne ses regards vers le ciel. Les nuages sont brûlants. Kotsiubynskiy utilise un mot dialectal pour désigner l'ardeur des nuages : « gran' » – qui renvoie à la frontière, au seuil. L'ardeur, la fièvre constitue de fait une frontière qui se dresse comme un obstacle redoutable sur la route des deux Ukrainiens. Ostap a été touché par une balle russe en franchissant le Prut. Ils continuent néanmoins leur route, malgré la fièvre et le délire qui se sont emparés de lui. Il croit parler à son grand-père, et lui raconte comment il a été blessé :

- Tu es blessé parce que tu t'es battu avec les *ljahi* [nom péjoratif, mais qui ne dénote aucune animosité particulière, donné aux Polonais] ?

[7] Mikhailo Kotsiubynskiy, *Dorogoju cinoju* [*Au prix fort*], Kyiv, Veselka, 1989, p. 139.

- Non, grand-père, un *moscal* [nom péjoratif, mais non agressif, donné aux Russes] m'a tiré dessus quand je franchissais la frontière.[8]

Au moment de franchir le Danube, les deux fugitifs sont attaqués par les Turcs. Solomiya meurt noyée au seuil de la Terre promise. Ostap, lui, survit, mais il perd la raison – car il a payé le prix fort, un prix trop fort pour lui.

Kotsiubynskiy tient un discours sur la frontière comme tracé de mort, et sur la mort comme frontière. Un certain Kotigoroshko (qui n'est autre que le héros éponyme d'un conte populaire ukrainien, dont la voix courageuse vient soutenir Ostap dans sa lutte contre le mal, la maladie et le malheur) tient en effet les propos suivants : « Ai-je peur de la mort ? […] On meurt une fois – et non pas deux… T'es mort, et c'est fini, tu ne te relèveras plus ». La fin, la mort, le seuil, la marge, la frontière se superposent, subsumés sous un seul concept, celui de « kraï ».[9] La fin du récit est particulièrement significative. « Éprouvantes, avilissantes, [les frontières] mettent le corps, les corps, les hommes qui font corps à l'épreuve de leur déchirure »[10], écrit Sandrine Le Corre. Et précisément, les lignes du corps stigmatisé d'Ostap ont été brisées par ce trajet mortel. Il est désormais voué à la frontière, condamné à vivre dans un entre-deux maudit. Il s'est *affranchi*, peut-être, mais ne pourra (moralement) jamais *franchir* la frontière, car la liberté lui a coûté trop cher :

Et Ostap soulève sa chemise et montre sa colonne vertébrale, bleue et abîmée, sur laquelle est écrit le récit de sa vie.

- Là, derrière, un souvenir du « pan » [son « propriétaire »], et devant, entre les côtes, j'ai un cadeau du moscal... partout recousu... avec cela j'irai chez Dieu... J'ai payé cher pour la liberté, j'ai dû payer un amer tribut... La moitié de moi repose au fond du Danube, et l'autre attend, elle est impatiente de la rejoindre...[11]

[8] *Ibid*., p. 159. Je traduis. « - Тебе зранено, синку, чи не з ляхами бився ? - Ні, дідусю, то мене москаль встрелив, як я кордон переходив. »
[9] *Ibid*., p. 160. Je traduis. « Хіба я боюсь смерті ? […] Раз умирати – не двічі… Умер – і край, більш не встанеш… »
[10] Sandrine Le Corre, « Introduction », dans *Frontières et arts : de l'opacité à la fraternité*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 6.
[11] Mikhailo Kotsiubynskiy, *Dorogoju cinoju* [*Au prix fort*], p. 181. Je traduis. « І Остап охоче піднімає сорочку і показує збасаменний синій хребет, де списана, як він каже, його життєпись. Оце ззаду пам'ятка від пана, а спереду, між ребрами, маю дарунок від москаля... кругом латаний... з тим і до бога піду... Дорого заплатив я за волю, гірку ціну дав...Половина мене лежить на дні Дунаю, а друга чекає й не дочекається, коли злучиться з нею... »

LA FRONTIERE ET LA VIE

Le récit de Vynnytchenko est peut-être encore plus frontalier encore, puisque les frontières y sont historiques, géographiques, existentielles... Volodymyr Vynnytchenko (1880-1951) est né dans une famille de paysans, il a donc été témoin de l'injustice sociale et de l'oppression dont les fermiers ukrainiens étaient victimes. C'est pourquoi il intègre en 1900 le parti révolutionnaire ukrainien. Dans un texte intitulé « Sur la morale des gouvernants et la morale des opprimés » (1911), il précisera en quoi consiste son socialisme, qui est essentiellement marxiste. Plus tard, il sera accablé par le régime anti-démocratique de Staline et s'exilera en Europe. Écrivain renommé et second président de la République populaire ukrainienne, il raconte dans son œuvre le combat pour le libre franchissement des frontières. Lui-même a réussi, alors que l'Ukraine vivait sous le joug russe, à traverser la « granitsa » imposée par la Russie, et à fuir en Autriche-Hongrie. Le récit intitulé *L'Instant* (*Moment*, écrit en 1902 et publié en 1910) est sous-titré « récits d'une Schéhérazade détenue ». C'est ainsi qu'est désigné le narrateur, qui, captif, raconte comment Semen et Moussya, deux jeunes gens courageux qui ne craignent pas de défier les gardes-frontières, se sont exposés à la mort pour fuir l'oppression.

Comme chez Kotsiubynskiy, la frontière politique se superpose à une frontière naturelle. Mais cette fois, c'est une forêt qu'il faut franchir pour atteindre la liberté. La forêt, épaisse et noire, apparaît comme un véritable mur qui se dresse entre les fugitifs et l'exil désiré malgré la souffrance, malgré le tourment.[12] Au fil du récit, le symbole de la forêt est progressivement littéralisé. Ce n'est plus simplement *une* forêt, lieu de désorientation, qui s'élève devant ceux qui désirent s'évader. Ils pénètrent dans une forêt bien réelle, vivante et sauvage, où l'on sent se développer « le processus exquis de la vie ».[13] Les fugitifs regrettent d'être traqués par les hommes, d'être poursuivis par la mort au milieu de cette forêt d'amour et de vie. La nature réveille leur volonté de vivre, elle les incite à se montrer prudents et sages, à attendre avant de franchir la frontière.

Tour à tour, Semen et Moussya sont pris d'angoisse devant les dangers qui les menacent, mais toujours ils sont là l'un pour l'autre, pour s'encourager à croire en

[12] Volodymyr Vynnytchenko, *Moment* [*L'Instant*], dans *Nouvelles et récits*, Kyiv, Dnipro, 1989, p. 489.
[13] *Ibid*., p. 498. Je traduis. « прекрасний процес життя. »

la vie. « Meurent ceux qui aiment trop la vie »[14], pense Semen, convaincu que l'acte d'affranchissement est l'acte démocratique par excellence. Ils arrivent toutefois à franchir la frontière. C'est là qu'ils se trouvent libérés du sentiment de la mort, qui cède la place à un bonheur qu'ils ne connaissaient pas encore. C'est le moment aussi où ils se quittent : Moussya désire que leurs chemins se séparent, afin que leur amour demeure pareil à ce qu'il était avant qu'ils ne franchissent la frontière. La frontière, par conséquent, est une ligne de démarcation multiple et complexe. Elle sépare l'angoisse du bonheur. Elle sépare aussi, curieusement, les deux personnages. Et elle sépare, surtout, deux façons d'appréhender le temps – car, après avoir franchi la frontière, les deux fugitifs adoptent l'*ethos* du *carpe diem* : « Le bonheur est dans l'instant »[15], dit Moussya. On comprend dès lors le titre du récit : l'instant n'est pas seulement un fragment du temps ; c'est une frontière, chaque instant doit être vécu comme une frontière si l'on veut savourer le temps.

LA FRONTIERE-SERRURE

Le roman d'Ivan Bagrianiy intitulé *Les Chasseurs de tigres* est très différent des deux précédents. Ivan Bagrianiy (1906-1963) est un écrivain, essayiste, dramaturge et militant ukrainien. En 1926, il rejoint le *MARS* (*Maisternia révoliutsiinogo mystetstva – Atelier de l'art révolutionnaire*), un cercle littéraire indépendant qui sera par la suite dissout par le gouvernement soviétique et dont les membres seront persécutés. Bagrianiy sera lui aussi poursuivi et incarcéré en 1932 dans les camps de Staline pour avoir écrit des poèmes « contre-révolutionnaires ». Il pourra finalement émigrer en Occident, d'où il soutiendra la cause ukrainienne par le biais de la littérature. Nous nous intéresserons à son roman intitulé *Zvirolovy* (*Les Chasseurs d'animaux*), écrit en 1943, puis repris et édité en 1946 sous le titre *Tigrolovy* (*Les Chasseurs de tigres*). Le titre est très symbolique – il évoque la force et le courage des Ukrainiens, et fait référence au désir de liberté d'un peuple prêt à se faire nomade pour échapper à l'oppression. Lorsque Bagrianiy écrit ce roman, l'Ukraine de l'Ouest est occupée par les Allemands. Le choix de cet imaginaire allégorique lui permet de poser des questions existentielles importantes sur la survie

[14] *Ibid*., p. 500. Je traduis. « Вмирають ті, що дуже люблять життя. »
[15] *Ibid*., p. 502. Je traduis. « Щастя – момент. »

de l'homme dans un environnement terrible, sur la dialectique du bien et du mal, sur la justice et la punition, sur les relations homme/nature…

Bagrianiy raconte l'histoire d'un Ukrainien, Grygoriy Mnogogrishniy, qui s'échappe d'un train russe de déportés. Près de la frontière mandchoue, il rencontre des compatriotes, de telle manière qu'il a le sentiment d'être revenu chez lui, et qu'il fait de cette zone frontalière une sorte d'hypostase rêvée de l'Ukraine. Comment la frontière est-elle représentée dans le roman ? Elle est le lieu où se conservent les traditions, le lieu où les mécanismes d'oppression identitaire ne fonctionnent pas. Grygoriy entend ainsi des compatriotes chanter un air qui symbolise la quête éternelle de la liberté : « Garçons, lâchez les chevaux… ». Cette chanson n'est pas seulement belle et émouvante, elle a aussi des résonances politiques, et ce d'autant plus que Bagrianiy aborde la question de la frontière dans le cadre du conflit russo-japonais. Les Russes s'acharnent à fortifier encore et encore la frontière, de telle sorte qu'ils la transforment en une véritable serrure : Bagrianiy joue sur le mot « zamok », qui signifie à la fois forteresse et serrure. Nul ne doit tenter de « forcer la frontière fermée à clé »[16], sous peine de se voir condamner à mort – les frontières de la « Patrie socialiste » se voulant inviolables, que ce soit dans un sens ou dans l'autre : « Mort au vil transgresseur ! Le porc s'incruste dans le potager soviétique ! Mort aux envahisseurs de la patrie socialiste ! »[17]

Reste que la frontière est aussi une zone de désorientation. Celui qui tente de passer de l'autre côté en pleine nuit s'égare, il ne sait plus où il est ni où il va, il ne sait plus s'il franchit la frontière dans un sens ou dans l'autre. Pour que cette expédition soit couronnée de succès, il faut de fait que celui qui l'entreprend emprunte des voies inattendues (près du fleuve Amour) et qu'il soit à la fois courageux, expérimenté et désespéré.

La frontière est un espace de tumulte et mort, à la fois pour ceux qui tentent de la franchir clandestinement et pour ceux qui s'y battent. Grygoriy, néanmoins, parvient à savourer un certain bonheur – grâce à Natalka, qui lui permet d'oublier par moments les bruits de la guerre, et qui lui promet de rentrer avec lui dans « son » Ukraine rêvée. Vers la fin du récit, l'auteur reprend la métaphore obsédante de la

[16] Ivan Bagrianiy, *Tigrolovy* [*Les Chasseurs de tigres*], Kyiv, Molod', 1991, p. 229. Je traduis. « проламати "границю на замку". »
[17] *Ibidem*. Je traduis. « СМЕРТЬ ПОДЛИМ НАРУШІТЄЛЯМ ! ; СВІНЬЯ ЛЄЗЄТ В СОВЄТСКІЙ ОГОРОД ! ; СМЕРТЬ ЗАХВАТЧІКАМ СОЦІАЛІСТІЧЕСКОЙ РОДІНИ ! »

frontière-serrure. Les héros (car ce sont bien des héros, car ce sont eux, les tigres indomptables que chasse Staline) regardent devant eux la route du « retour », qui s'ouvre à la fois sur le connu et l'inconnu. Ils sont prêts à tout affronter, à telle enseigne que le franchissement de la frontière n'est plus un moment de transgression, de passage ou d'initiation, mais d'héroïsation des personnages, que rien ne soumettra : « Ils avaient brûlé leurs vaisseaux et croyaient en leur étoile, qui leur éclairait la voie – la voie de l'avenir. Sur la voie là-bas, lointaine et inconnue – l'Ukraine ensoleillée. Et le combat héroïque, et la mort lointaine, pour cette inconnue, pour cette Ukraine rêvée. »[18] Puis le récit se clôt sur une phrase à la fois militante et optimiste : « Mais les courageux ont toujours droit au bonheur ».[19]

CONCLUSION : LA LIGNE DE FRONT

Ainsi, si l'Ukraine est, aux yeux de la Russie, un pur territoire-frontière, qui sert en quelque sorte de sas entre l'Empire Russe et l'Occident, pour les Ukrainiens, la frontière est ligne de vie tant qu'elle reste « kordon », mais devient tracé de mort si on la transforme en barrière, en « granitsa ». En témoignent certaines scènes, en particulier, de *L'Instant*, où la frontière apparaît comme une ligne de faille problématique entre captivité et liberté, mais aussi entre vie et mort. « On peut nous tuer »[20], dit Semen au moment de franchir la frontière. Quant à Moussya, elle lui demande d'écrire à sa famille si elle ne survit pas. Elle lui dicte la phrase suivante : « Moussya a été tuée à la frontière. Elle est décédée comme ceux qui aiment la vie. »[21] D'une manière parfois comparable, Mykhailo Kotsiubynskiy met en scène la transformation du chemin de vie d'un peuple avide d'indépendance en dessin de mort. La frontière, dans *Au prix fort*, devient le lieu même du récit, et surtout, accomplissant son *devenir* de frontière, elle apparaît comme une sorte de front où s'affrontent liberté et servitude (on pensera à cette scène où Ostap est blessé par un Russe, ou à la scène de la confrontation avec les Turcs). « Au moment précis de la

[18] *Ibid*., p. 227. Je traduis. « вони спалили всі кораблі за собою та й вірили в свою зорю, що присвічувала їм шлях, – шлях в життя. Шлях туди – десь на ту далеку, для одного з них зовсім незнану, сонячну Україну. А чи в героїчну битву і смерть за тую далеку, за тую незнану, за тую омріяну Україну. »
[19] *Ibid*., p. 232. Je traduis. « Але – сміливі завжди мають щастя. »
[20] Volodymyr Vynnytchenko, *Moment* [*L'Instant*], p. 489. Je traduis. « Можуть вбити. »
[21] *Ibid*., p. 497. Je traduis. « Мусю вбито на кордоні. Вмерла так, як вмирають ті, шо люблять життя. »

bataille, la rencontre entre géographie et conflit s'exacerbe sur une ligne, le front, dont les fluctuations dessinent la frontière des territoires. Cette ligne de front, qui devient frontière, permet de penser les territoires »[22], écrit justement Catherine Milkovitch-Rioux. Et, dans un texte intitulé « Penser l'Europe à ses frontières », Denis Guénoun définit la frontière comme le « lieu des batailles, la ligne de front, pour laquelle on est supposé devoir mourir », et comme, plus fondamentalement encore, le « lieu de l'identité à mort ».[23] Dans *Les Chasseurs de tigres*, la frontière est de fait littéralement une ligne de front, une ligne de guerre – mais elle est une zone de souveraineté, aussi, puisque Grygoriy est souverain dans son Ukraine rêvée, et un espace de dépassement, enfin, pour l'homme irréductible, que personne n'assujettira.

Le motif de la frontière reste très prégnant dans la littérature ukrainienne contemporaine. Il suffit de lire le récit de Vassil Shklar intitulé *Zalishenec. Chorniy voron* (*Celui qui demeure, ou Le Corbeau noir*, 2009) pour s'en convaincre. L'action se déroule en 1921. Vassil Shklar décrit le combat et la fuite d'anciens soldats de l'armée de la République ukrainienne, qui s'opposent à l'armée rouge. Les insurgés créent, près de Tcherkassy, une république indépendante, dite « холодний яр », la République du Ravin gelé. Leur drapeau porte la devise suivante : « La Liberté pour l'Ukraine ou la mort ». De temps à autre, des interlocuteurs polonais, qui viennent de la frontière, leur rendent visite. Les résistants songent parfois à s'exiler. Mais pour franchir la frontière entre Ukraine et Pologne, il faut faire semblant d'être Polonais, il faut accepter, même si c'est brièvement, une forme d'acculturation. C'est pourquoi le franchissement de la frontière et la fuite vers l'étranger (pour dire « vers l'étranger », on utilise en ukrainien le mot « zakordon », qui signifie « au-delà de la frontière ») ne sont pas toujours idéalisés :

> La Liberté ? Vous ne savez pas que tous ceux qui franchissent la frontière, les Polonais les accompagnent dans les camps de réfugiés. Et là, il y a les barbelés, la faim, le typhus… Non, ce n'est pas la Terre promise, c'est le malheur et la misère.[24]

[22] Catherine Milkovitch-Rioux, « Le Champ de bataille, ou les métamorphoses de l'espace », dans Bertrand Westphal, *La Géocritique mode d'emploi*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2000, p. 60-61.
[23] Denis Guénoun, « Penser l'Europe à ses frontières », dans *Penser l'Europe à ses frontières*, La Tour d'Aigues, Édition de l'Aube, 1993, p. 49.
[24] Vassil Shklar, *Zalishenec. Chorniy voron* [*Celui qui demeure, ou Le Corbeau noir*], Kharkiv, Klub simeyno godozvilla, 2010, p. 269. Je traduis. « Воля ? Хіба ви не знаєте, що всіх, хто переходить кордон, поляки спроваджують до переселенських таборів. А там і колючий дріт, і голод, і тиф… Ні, це вам не земля обітована, це нові поневіряння і злигодні. »

Lieu d'oscillation entre départ et retour, entre désir d'exil et amour pour la patrie, entre mobilité et immobilité, la frontière, cet « espace stratégique et équivoque »[25], apparaît ainsi comme une fuyante ligne de promesses le long de laquelle se poursuit le devenir à la fois mortel et vital d'un peuple en quête d'une identité ouverte.

BIBLIOGRAPHIE

BAGRIANIY, Ivan, *Tigrolovy* [*Les Chasseurs de tigres*], Kyiv, Molod', 1991.
BONNET, Éric, « Introduction », dans *Frontières et œuvres : corps et territoires*, Paris, L'Harmattan, 2014.
COLSON, Félix, « Observation sur l'Ukraine, ou Petite Russie », dans *De la Pologne et des cabinets du Nord*, tome 3, Paris, Paulin, 1841.
GUENOUN, Denis, « Penser l'Europe à ses frontières », dans *Penser l'Europe à ses frontières*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1993.
KOTSIUBYNSKIY, Mikhailo, *Dorogoju cinoju* [*Au prix fort*], Kyiv, Veselka, 1989.
LE BEAU, Charles, *Histoire de l'Académie, avec Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie Royale [...]*, tome 28, Paris, Imprimerie royale du Louvre, 1761.
LE CORRE, Sandrine, « Introduction », dans *Frontières et arts : de l'opacité à la fraternité*, Paris, L'Harmattan, 2015.
MARTINIERE, Nathalie et Sophie Le Ménahèze, « Introduction », dans *Écrire la frontière*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2003.
MILKOVITCH-RIOUX, Catherine, « Le Champ de bataille, ou les métamorphoses de l'espace », dans Bertrand Westphal, *La Géocritique mode d'emploi*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2000.
SHKLAR, Vassil, *Zalishenec. Chorniy voron* [*Celui qui demeure, ou Le Corbeau noir*], Kharkiv, Klub simeyno godozvilla, 2010.
SIROTCHOUK, Tatiana, *La Vie intellectuelle et littéraire en Ukraine au siècle des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2010.
VOLTAIRE, *Histoire de Charles XII* [1731], dans *Œuvres complètes*, *Livre quatrième*, Paris, P. Dupont, 1823.
VYNNYTCHENKO, Volodymyr, *Moment* [*L'Instant*], dans *Nouvelles et récits*, Kyiv, Dnipro, 1989.
WAHLEN, Auguste, *Nouveau Dictionnaire de la conversation ; ou Répertoire universel [...]*, Bruxelles, À la Librairie historique-artistique, 1845, tome 25.

Nikol Dziub
(Docteure – Université de Haute-Alsace – ILLE)

[25] Nathalie Martinière et Sophie Le Ménahèze, « Introduction », dans *Écrire la frontière*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2003, p. 8.